

Père ou mère ?

Ont participé à cet ouvrage

Jacques André  
André Beetschen  
Jean-François Chiantaretto  
Maurice Corcos  
Christophe Dejours  
Manuella De Luca  
Bernard Golse  
Catherine Matha  
Sylvain Missonnier  
Françoise Neau  
Benoît Verdon

Sous la direction de

**Catherine Chabert**

## Père ou mère ?

Entre bisexualité psychique  
et différence des sexes

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical line through its center. To the right of this symbol, the word 'éditions' is written vertically in a small font, and the word 'érés' is written in a larger, bold, lowercase font.

Cet ouvrage est issu du colloque « Père ou mère ? Entre bisexualité psychique et différence des sexes » du laboratoire Psychologie clinique, psychopathologie psychanalyse (PCPP) organisé par Catherine Chabert.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2017

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-5634-4

Première édition © Éditions érès 2017

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

## Table des matières

Introduction, <i>Catherine Chabert</i> .....	7
Dis-moi qui tu préfères... <i>Catherine Chabert</i> .....	13
Un tourment de la bisexualité : la jalousie <i>André Beetschen</i> .....	29
Le petit Louis et le petit Hans <i>Jacques André</i> .....	47
La maternité-perpétuité des mères vierges <i>Maurice Corcos</i> .....	65
L'adolescent dans l'adulte : identifications duelles <i>Catherine Matha</i> .....	87
Père et mère. Le refus de choisir <i>Sylvain Missonnier</i> .....	103
Bisexualité, genre et corps érogène... <i>Christophe Dejours</i> .....	117
Deux en un, un pour deux : l'interlocution interne de l'analyste en question <i>Jean-François Chiantaretto</i> .....	135

L'angoisse de redevenir père <i>Françoise Neau</i> .....	153
L'écart ou l'entre au regard de la différence des sexes <i>Bernard Golse</i> .....	173
La petite sirène <i>Manuella De Luca</i> .....	191
Retrouvailles œdipiennes et audace de la bisexualité chez l'homme vieux <i>Benoît Verdon</i> .....	203
Bibliographie générale.....	215

## Introduction

Faut-il choisir ? Entre le père et la mère, faut-il toujours privilégier l'un plutôt que l'autre, faut-il abandonner l'un au bénéfice de l'autre ? Faut-il encore se laisser prendre par la question vive posée à l'enfant, dans sa maladresse brutale : « Qui préfères-tu, ton père ou ta mère ? Qui aimes-tu le plus, elle ou lui ? » Être nécessairement du côté de l'un ou de l'autre ? Comme si, hors de la grande dramaturgie œdipienne, il n'y avait pas de lieu possible pour rassembler le père et la mère, comme si la pensée de leur coexistence se révélait intolérable, du fait de la douleur qu'inflige la reconnaissance de leur vie commune, de leurs liens, de leurs désirs : être avec l'un ou avec l'autre revient à les séparer, et donc à éviter de les voir ou de les penser ensemble lorsque l'attente se confond avec la solitude et que celle-ci bascule dans la détresse.

Au fondement de la psyché, la différence des sexes, dans son intimité la plus absolue, appelle une logique qui affirme, au-delà de l'altérité, l'existence d'objets internes pris dans les réseaux de la chose sexuelle. La bisexualité, cette immense construction freudienne, est toujours aussi vivace et ne bascule que par « bien

plus » de l'un ou de l'autre, elle ne signifie pas la confusion des sexes, elle signale l'existence des deux, masculin/féminin et leurs configurations à la fois singulières et plurielles. Sans préjuger des choix de la vie amoureuse, elle souligne la double référence, au masculin et au féminin, au père et à la mère. La différence n'est pas seulement et toujours dénoncée par la haine, par la tyrannie du même et du reflet : la reconnaître permet d'aller chercher ailleurs ce que l'un n'a pas donné mais qu'un autre peut offrir, parce qu'elle admet l'écart et la déception, parce qu'elle combat les excès délétères de l'idéalisation. Tout ne peut pas être dit, tout ne peut pas être entendu dès lors que la différence est admise. Ce qui, de l'autre, reste mystérieux et insaisissable provoque l'attraction et excite le désir : voilà ce que la clinique de la psychanalyse continue toujours de montrer.

C'est cette question centrale pour la construction et la dynamique du fonctionnement psychique, dès ses commencements, que les auteurs de cet ouvrage ont abordée et traitée, chacun à leur manière, en déployant les riches apports de leur expérience clinique.

André Beetschen nous confronte aux contraintes et aux effets du choix d'objet et aux identifications qui s'en dégagent. Qu'est-ce qu'être un homme ou une femme ? Comment la castration ordonne la conflictualité intérieure qui oppose le masculin et le féminin, le père et la mère, et la bisexualité ? C'est la jalousie et son tourment qui est alors débusquée à travers le renversement qu'elle implique : choisir ou ne pas choisir, appelle la symétrie, être choisi ou

ne pas être choisi, et le déferlement de la détresse et de la douleur.

Jacques André nous entraîne dans la mise en perspective étonnante des théories sexuelles du petit Louis (Althusser) et du petit Hans, passionnante confrontation qui pose, au-delà de l'ancrage anatomique de la différence des sexes, le refuge dans le déni de cette différence. Et ce déni – de la castration, de la différence des sexes – découvert chez Louis, le philosophe mélancolique meurtrier de l'amour de sa vie, se retrouve aux fondements infantiles de la psychanalyse à travers le petit garçon qui en devient le porte-parole et peut-être le héros.

Maurice Corcos s'attache aux demandes d'une maternité sans sexualité chez des jeunes femmes, « jeunes filles à tous égards » actualisant le fantasme d'une mère vierge à la chair innocente et à l'âme coupable. Elles perpétuent une histoire ancienne de troubles alimentaires, histoire qu'elles habitent à leur corps défendant, sans pouvoir se reconnaître femme avant que d'être mère. Pas de place pour l'homme, pas de place pour l'amant susceptible de devenir le père de leur enfant.

En retrouvant l'adolescent dans l'adulte, Catherine Matha analyse l'avènement de l'identification sexuée qui confronte à la complexité des jeux d'identification dans un temps où l'alliance infantile entre Moi et Surmoi ne peut être maintenue. Le drame principal, dit-elle, se noue autour de la perte et de la possibilité de trouver/créer de nouveaux objets d'amour, à la faveur de l'intégration de la complémentarité des sexes. Mais elle souligne surtout la violence du duel

entre les forces qui poussent l'adolescent à renoncer au fantasme narcissique d'ambisexualité (être les deux à la fois sans jeu dialectique des différences) et les forces qui y résistent.

En réponse à la confrontation au maternel et au féminin en soi, Sylvain Missonnier montre comment les espaces du paternel et du masculin vont se redistribuer dans une réédition originale de la bisexualité psychique, pour chaque devenant-père. Au-delà des différences individuelles, générationnelles et culturelles, une variable clinique générique s'impose : il s'agit de l'espace-temps des variations, parfois fortes, de la dépressivité paternelle périnatale et parfois véritablement de la dépression paternelle, déterminée par la crise de cette réactivation fantasmatique.

Pour Christophe Dejours, la question de la bisexualité renvoie traditionnellement à la différence entre homme et femme, soit directement entendue comme différence anatomique entre les sexes, soit indirectement comme différence entre masculin et féminin, ce qui est tout autre chose. Aujourd'hui, en raison de l'introduction du genre dans la théorie sociale, il faudrait ajouter une troisième dichotomie : la différence entre virilité et muliébrité. Soit trois couples qui renverraient successivement à la biologie – le corps –, à la psychanalyse – la sexualité –, à la sociologie – les rapports de domination.

C'est très précisément aux transferts que Jean-François Chiantaretto consacre son propos : le deux en un du dialogue intérieur chez l'analyste déploie un entre-deux générant le un pour deux de l'offre

contre-transférentielle. L'analyste s'affirme ainsi, jusque dans l'après-coup, comme tiers garant du cadre, c'est-à-dire aussi garant du caractère irréductiblement énigmatique du fonctionnement de l'un et de l'autre comme de la relation de l'un avec l'autre. Le un pour deux est ici supposé se situer très précisément à l'opposé du un en deux de la non-séparation et de la complétude imaginaire, lorsque l'angoisse de la perte prévaut sur l'angoisse de castration.

Père ou mère, mais quel père ? demande Françoise Neau. Le Daddy père-enfant, le Commandeur, le père-éléphant, le père effacé comme une tache, le père désiré comme une femme et le père à fuir – lui, et tous les ancêtres... Autant d'ombres ou de fantômes que le poète vient déposer dans le mot, et la chose, « père ». À sa manière, la métapsychologie freudienne dit – elle aussi – la multiplicité des figures paternelles, et l'impossibilité d'essentialiser Père ou Mère : elle distingue par exemple le père originaire, celui de la horde primitive et celui du père de la préhistoire individuelle, le père du complexe d'Œdipe, haï et aimé, le père séducteur dans la réalité et dans le fantasme, et encore le père qu'on a et celui qu'on devient.

Reconnaître sa mère, reconnaître son père, distinguer l'un de l'autre, voilà – sans nul doute – l'un des grands chantiers développementaux de l'enfant. Cela pose à l'évidence la question du masculin et du féminin, question que l'enfant se doit d'élaborer conjointement en tant que sujet appartenant lui-même à l'un ou l'autre sexe, mais aussi au niveau de ses objets relationnels qui sont homme ou qui

sont femme. Bernard Golse propose une hypothèse selon laquelle le bébé ou l'enfant procéderait plutôt par une mise en opposition dynamique, processuelle, des deux genres : l'enfant va approfondir la question de l'écart et de l'entre, avant même que de pouvoir précisément définir chacun des deux sexes.

À partir d'une étude clinique, Manuella De Luca montre comment le recours aux scarifications vient figurer le maintien actif de la bisexualité dans la réalité du corps : l'adolescente, faute de pouvoir accepter une castration subie, en choisirait une *a minima*, retournant le vécu de passivité de la puberté en activité et détournant également le regard de la béance du sexe de la femme vers celui de l'incision provoquée.

Les hommes dont parle Benoît Verdon sont des hommes qui vieillissent et qui trouvent dans cette expérience psychique singulière l'occasion de renouer des liens intenses avec des figures parentales desquelles est attendue avec ardeur une fonction tout à la fois secourable et source de plaisir. Il est des hommes pour lesquels passivité et régression n'engagent pas forcément la possibilité de mobiliser le courant tendre de la libido.

Le lecteur est ainsi convié à des ouvertures à la fois singulières, plurielles, et nouvelles qui affrontent, à partir d'expériences cliniques originales et d'une réflexion métapsychologique particulièrement féconde, l'éternelle question « Dis-moi qui tu préfères, ton père ou ta mère ? Qui aimes-tu le plus, elle ou lui ? »

# Dis-moi qui tu préfères...

*Catherine Chabert* 1

Un jour, enfin, il a rencontré la femme de sa vie. Il a bientôt 40 ans, il a toujours été célibataire : il est tombé follement amoureux de Laura. Très vite, ils ont décidé de se marier – un mariage classique, traditionnel – et ils ont eu un enfant, une petite fille. Jamais il n'avait imaginé un bonheur pareil. Tout de suite après la naissance, Laura, la jeune mère, est tombée gravement malade et elle est morte en quelques semaines.

Il n'y a pas de mots pour dire l'effondrement de Romain, l'écroulement de son être entier, la fuite de tous ses investissements – sauf un seul, qui demeure exclusif, l'amour pour son bébé-fille : il lui consacre tout son temps. Elle pleure beaucoup, elle ressemble

---

*Catherine Chabert, professeur à l'université Paris-Descartes, psychanalyste, Association psychanalytique de France.*

aux bébés inconsolables mais pour elle, la cause de la détresse s'impose immédiatement. Un jour, désespéré de ne pouvoir calmer ses hurlements, il trouve par hasard, oubliée, une lingerie de sa femme : il en entoure le biberon, l'enfant tête et s'endort.

Dès lors, les choses s'accélérent : Romain est tenté de s'envelopper dans les vêtements de Laura, puis de les porter, il les fait mettre à sa taille, il s'achète une perruque blonde comme elle et désormais, il s'occupe de l'enfant, régulièrement travesti. L'opération lui est apparue naturelle : depuis, non seulement l'enfant semble consolée, mais lui-même se dégage du sombre désespoir qui l'habitait comme si, grâce à ce subterfuge, la mort et l'absence étaient annulées. « Un enfant a absolument besoin de sa mère ! » dit-il ; « Mais il a aussi besoin de son père... », « Eh bien, je peux être les deux ! »

Il se souvient qu'à la mort de sa mère, il avait conservé son manteau de fourrure et qu'il le portait chez lui, parfois, en se regardant dans un miroir : il sentait son parfum de femme, il marchait comme elle, elle était là ! Puis, un jour, ces essayages avaient disparu de sa vie même si le manteau de fourrure restait là, disponible, à portée de main, au milieu de ses vêtements d'homme. L'essentiel de l'histoire ne se résume pas, bien sûr, à une modalité particulière de deuil : ce qui se révèle avec une intensité troublante, c'est, au-delà de la curiosité excitée par l'autre sexe, la croyance inébranlable chez Romain que la seule manière de satisfaire la béance de la différence, qu'il éprouve comme une

absence terrifiante, est d'alimenter cette passion du féminin qui lui donne l'impression d'exister totalement. Du féminin, toutes les expressions apparentes le fascinent et il essaie d'apprendre patiemment, humblement, les voies qui lui permettront de le conquérir. À la question « Être une femme, c'est quoi pour vous ? », il répond avec une candeur époustouflante : « C'est pouvoir faire tout ce qui ne m'est pas permis de faire en tant qu'homme ! »

Voilà une situation, certes particulière, qui répond abruptement aux questions soulevées dans cet ouvrage :

Non, le problème du choix d'objet ne se pose pas ; se demander « Qui je préfère, mon père ou ma mère ? Qui j'aime le plus, elle ou lui ? » est absurde ! Non, il n'y a pas à être davantage du côté de l'un *ou* de l'autre, et du coup, il n'y a aucun risque de perdre l'amour de l'un ou de l'autre. Oui, la conviction d'une bisexualité absolue assure toutes les places et permet de rassembler un père et une mère en une seule unité, indivisible et inséparable. Et oui, ainsi, la douleur qu'infligerait la reconnaissance de leur vie commune, de leurs liens, de leurs désirs n'a pas lieu d'être. Enfin, si l'un *est* l'autre, choisir l'un plutôt que l'autre revient, de toutes manières, à n'en choisir qu'un seul, omniprésent, assurant la co-existence de l'un et l'autre sans qu'aucun renoncement ne soit imposé vraiment. La réversibilité acquise grâce à une bisexualité sans faille favorise les passages du masculin au féminin en ignorant triomphalement la castration et ses tourments. Une seule personne mais deux sexes s'offrent à la

fois comme figures d'identification et comme choix d'objet : « Je peux être le père et la mère » pourrait être le mot d'ordre d'une bisexualité pure, dé faite des entraves de la castration...

Une chose est sûre : si Romain est taraudé par sa volonté d'être aussi une femme, ses désirs sexuels, puissants, se dirigent toujours vers les femmes, il a passionnément désiré la sienne et il désire ardemment la meilleure amie de Laura, la sienne désormais. Il n'a aucune attirance pour les hommes, il n'a pas été séduit par une unique expérience homosexuelle à la fin de son adolescence. L'enjeu essentiel pour lui est finalement de pouvoir être les deux, un homme et une femme, un père et une mère. Sa jouissance identitaire est conditionnée par sa double appartenance sexuelle : avoir l'apparence d'une femme quand il le veut et n'avoir aucun doute quant à l'existence de son pénis. Il est surtout fasciné par les manœuvres de transformation qui permettent le passage visuel, perceptible, du masculin au féminin, et il expérimente de manière très particulière la question posée par Freud<sup>1</sup> : « Comment devient-on une femme ? »

Mais voilà, Romain n'est pas Romain, ou plutôt, oui, c'est Romain Duris, dans le rôle de David, le héros du film de François Ozon, *Une nouvelle amie*. Film troublant, doublement troublant : d'une part, du fait des

---

1. S. Freud (1932), « XXXIII<sup>e</sup> Leçon : la féminité ». Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », dans *OCP*, vol. XIX, Paris, Puf, 2004.

déploiements actifs de la bisexualité qu'il met en scène et dramatise par la massivité des affects associés aux images ; d'autre part, du fait de la conviction profonde qui l'anime et qui nous expose frontalement aux croyances infantiles dans leur brutalité surprenante.

Pourtant le *happy end* ne convainc pas – l'image de fin rassemble en un joyeux trio – David travesti, sa nouvelle amie enceinte de lui et la petite fille. L'absence est trop criante de deux déserteurs dont on se prend tout à coup à souhaiter le retour : le père du héros et le conflit ! Comme si l'effacement du père avait emporté avec lui les indices les plus ténus d'affects et de représentations contradictoires. David pourrait illustrer les descriptions les plus idylliques de l'amour maniaque : pas de séparation, pas de renoncement, pas de colère, pas de haine, il est tout amour, fol amour, sa générosité immense, mais aussi sa candeur et son émerveillement face à la féminité le rendraient presque niais : il pourrait mourir s'il devait renoncer à cette bisexualité têtue, audible et visible.

Que la castration et la mort aient régulièrement partie liée, voilà qui est entendu, depuis longtemps : cependant, de quelle(s) manière(s) cette partie se joue ? Voilà qui peut retenir l'attention ! Dans le déploiement du récit et des fantasmes du film de François Ozon, l'intrication des états d'affects et de la sexualité est évidente, sans doute à l'insu de celui qui les associe. La bisexualité pourrait contenir une composante maniaque, c'est-à-dire, au-delà de ses soubassements narcissiques, assurer un triomphe du moi au

regard de l'objet perdu, bien sûr, mais tout autant au regard de la castration. L'avantage économique de la bisexualité pourrait donc être obtenu par l'excitation mégalomaniacale associée à la conviction d'appartenance aux deux sexes et en même temps à l'éloignement sinon à l'exclusion de la douleur déterminée par la perte de l'objet aimé.

L'ambivalence des sentiments, cette expérience essentielle et motrice de la vie est totalement abrasée, si bien que l'inquiétude voire l'effroi surgissent : quelles angoisses, quelle destructivité, quelle mélancolie se cachent derrière l'idéalisation d'une défunte toujours présente dans les incarnations compulsives qui nient sa disparition ?

C'est cette ambivalence et les conflits qu'elle génère que Freud développe à propos de la cure de Ernst Lanzer : au-delà du symptôme et de la dénomination répulsive qui l'a rendu célèbre, *l'Homme aux rats*, le jeune patient de Freud, pourrait être considéré comme l'exemple même de la torture qu'infligent le choix d'objet et les aléas de la bisexualité psychique.

Le début de la maladie de Ernst remonte à une situation amoureuse à la fois compliquée et banale : il aimait une jeune fille depuis fort longtemps mais il en rencontra une autre et c'est celle-ci qu'il voulut épouser. Sa maladie lui permit de ne pas prendre de décision : il ne pouvait choisir l'une plutôt que l'autre, ce qui entraîna un emballement symptomatique de plus en plus invalidant, déterminé par des oscillations constantes, contaminantes, répétitives, effets d'un déchirement inconscient que Freud renvoie au

« choix conflictuel entre père et objet sexuel<sup>2</sup> ». Cette construction est déconcertante d'abord, car comment et pourquoi Freud substitue-t-il au choix impossible entre deux femmes, l'ancienne et la nouvelle, un écartèlement douloureux entre le père et l'objet sexuel ?

Il y a bien un choix de Freud à aller du côté du père : beaucoup de fragments de cure consacrés à la mère, très présente dans nombre de scènes et de souvenirs dans le *Journal de l'analyse de l'Homme aux rats*<sup>3</sup>, sont comme effacés, refoulés au profit du père qui constitue la figure centrale dans la publication sur la névrose obsessionnelle. Pour nous, c'est une évidence, il s'agit d'une répétition œdipienne mais cette construction n'est pas franchement formulée par Freud : il ne dit pas que la « dame vénérée » se substitue à la mère comme « objet sexuel », et insiste sur une cristallisation autour du père, de la culpabilité et de la castration. En même temps, on peut se demander jusqu'à quel point l'ambiguïté de ce passage d'un couple à l'autre ne contient pas, justement, les complications de la bisexualité dans ses déploiements narcissiques, identificatoires et objectifs. Et dans quelle mesure, la bisexualité intégrée en quelque sorte à la différence des sexes, ne constitue-t-elle pas la condition de ce double choix, de cette double identification et des conflits majeurs qui les sous-tendent ?

---

2. S. Freud (1909), « Remarques sur un cas de névrose de contrainte (l'Homme aux rats) », dans *OCP*, vol. IX, Paris, Puf, 2009, p. 187-200.

3. S. Freud, *L'homme aux rats. Journal d'une psychanalyse*, Paris, Puf, 1984.

Je m'interroge aujourd'hui sur le surinvestissement du déplacement dans la cure de Ernst et cette opération m'intéresse, parce qu'elle est la racine même du transfert : ses idées obsédantes concernent au départ son incapacité absolue à aller chercher le petit objet qu'il a perdu. Et cette incapacité à aller d'un point à l'autre, d'un lieu à un autre, pourrait bien représenter à la fois le désir et l'immense difficulté dans laquelle il se trouve à aller d'un parent à un autre. Certes, le père est là, extraordinairement présent, malgré ou à cause de sa mort, présent jusqu'à l'hallucination, mais Ernst est paralysé : est-ce à dire qu'il ne peut plus revenir vers sa mère, maintenant que le meurtre du père a été accompli ? Avec, comme effet dans sa vie, de ne pas pouvoir aller vers une femme, de ne pas se donner le droit de la désirer, d'en avoir du plaisir, d'être un homme enfin ! Autre interprétation : la genèse de cette impuissance pourrait tout autant être liée à son amour pour sa mère, à sa peur et à sa culpabilité d'en aimer « une autre », comme cela se passe d'ailleurs au début de sa maladie, lorsqu'il est terrassé par la tentation d'épouser une nouvelle femme.

Si la bisexualité ordonne et le choix d'objet et les identifications, alors elle permet de penser sans gêne les réseaux alternatifs qui les traversent et de saisir au plus près les difficultés de choix d'objet de *l'Homme aux rats* : la co-existence des deux formes œdipiennes, positive et négative, inscrit la dialectique des mouvements identificatoires qui font aimer ou haïr l'un ou l'autre, puis l'un et l'autre.

NEAU, F. 2016. « Les deux espèces de haine », dans *L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort*, *Le Coq-Héron*, n° 224.

NEYRAUT, M. 1974. *Le transfert*, Paris, Puf.

NICOLAS, I. 2009. « Désirs d'enfant et adolescence anorexique », dans *Désirs d'enfant*, Paris, Puf, p. 85-100.

PIRLOT, G. 2009. *Déserts intérieurs. Le vide négatif dans la clinique contemporaine, le vide positif de « l'appareil d'âme »*, Toulouse, érès, p. 89.

PONTALIS, J.-B. 1973. « L'insaisissable entre-deux », dans *Bisexualité et différence des sexes*, *NRP*, n° 7, p. 19.

PONTALIS, J.-B. 1997. *Ce temps qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, coll. « Tracés », p. 32.

ROIPIHE, H. ; GALENSON, E. 1987. *La naissance de l'identité sexuelle*, Paris, Puf, coll. « Le fil rouge », 1<sup>re</sup> éd.

ROSENBERG, B. 1986. « Le travail de mélancolie ou la fonction élaborative de l'identification ou le rôle du masochisme dans la résolution de l'accès mélancolique », *RFP*, n° 6, p. 1523-1543.

ROSOLATO, G. 1969. « La différence des sexes », dans *Essais sur le symbolique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2<sup>e</sup> éd., p. 11-35.

ROUSSEAU, J.-J. 1782. *Confessions*, Paris, Gallimard, 1973.

TOLSTOÏ, L. 1886. *La mort d'Ivan Ilitch*, Paris, Flammarion, 1993.

TOLSTOÏ, L. 1905-1910. *Journaux et carnets*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

VERDON, B. 2012. « Jusqu'à la fin, le sein. Subversion dans le consentement au vieillissement », dans F. Marty et V. Estellon (sous la direction de), *Cliniques de l'extrême*, Paris, Armand Colin, p. 195-212.

VERDON, B. 2013. *Le vieillissement psychique*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2<sup>e</sup> éd. remaniée, 2016.

VERDON, B. 2015. « La sexualité à l'épreuve du vieillissement. À propos d'altération et d'altérité », dans M. Janin-Oudinot, M.-C. Durieux et L. Danon-Boileau (sous la direction de), *La sexualité masculine, Monographies et débats de psychanalyse*, Paris, Puf, p. 153-171.

VERDON, B. 2015. « Le chemin vers l'inévitable. Freud, la vieillesse, la maladie, la mort », dans R. Perron et S. Missonnier (sous la direction de), *Sigmund Freud*, Paris, Cahiers de l'Herne, p. 74-80.

VINCENT, J.-D. 2015. *Biologie du couple*, Paris, Robert Laffont.

WINNICOTT, D.W. 1947. « La haine dans le contre-transfert », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 81.

WINNICOTT, D.W. 1966. « Clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme », dans *Bisexualité et différence des sexes*, NRP, n° 7, 1973.

WOOLF, V. 1930. *De la maladie*, Paris, Payot, 2007.